

La valeur de la biodiversité largement sous-estimée

L'IBPES, l'équivalent du GIEC pour la biodiversité, appelle les dirigeants à cesser de considérer la nature uniquement sous l'angle marchand, très loin de traduire l'ensemble de ses contributions au bien-être humain

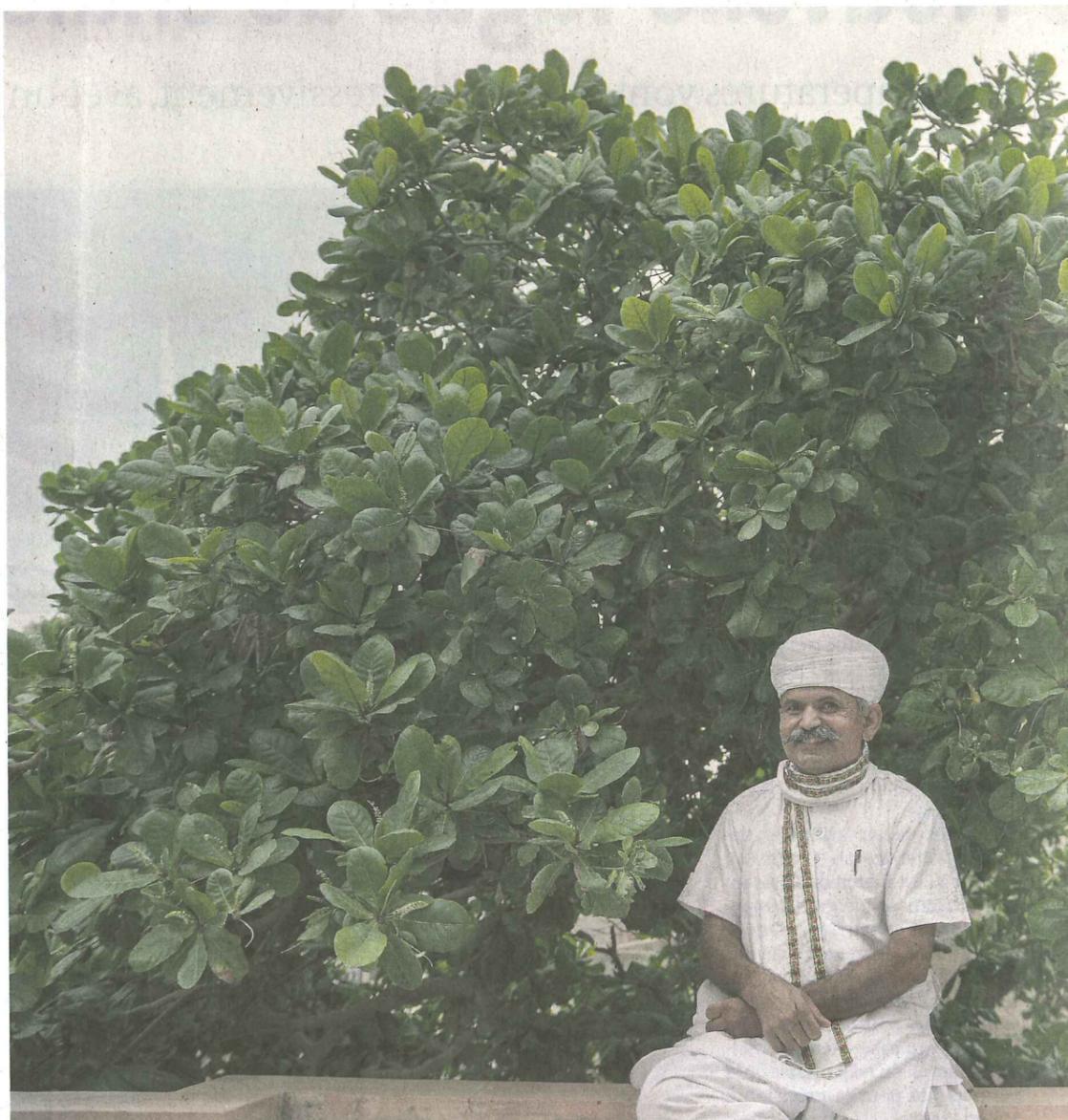
Quelle valeur – ou plutôt quelles valeurs – doit-on accorder à la nature? La Plate-Forme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES) apporte des éléments de réponse à cette vaste question, lundi 11 juillet. En formulant d'abord un constat: la valeur que l'on attribue de manière prédominante à la biodiversité, soit sa valeur de marché, est largement insuffisante à traduire l'ensemble de ses contributions à l'humanité. Elle ne permet pas non plus de faire face au gigantesque défi de l'effondrement du vivant.

Prendre des décisions politiques et économiques en n'ayant qu'une vision restreinte de ce qu'apporte la nature, comme c'est le cas aujourd'hui, est au contraire «un facteur important» à l'origine de la crise. Souvent présentée comme «le GIEC de la biodiversité»,

en référence au Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, l'IPBES a adopté, lors de sa session plénière à Bonn, en Allemagne, son rapport d'évaluation sur l'estimation des valeurs de la nature, fruit de quatre années de travail et de la collaboration de 82 scientifiques et experts mondiaux de différentes disciplines. Le «résumé aux décideurs», publié lundi, d'une trentaine de pages, a été approuvé par les 139 gouvernements membres de cette instance, lui conférant un poids politique important. Ces décideurs ont également validé un autre rapport, présenté vendredi, qui les enjoint à gérer de façon durable les espèces sauvages dont dépend la population mondiale pour sa survie.

VIVANT DE LA NATURE

Pour cette nouvelle évaluation, l'IPBES s'est intéressée aux multiples valeurs associées à la nature, qui varient en fonction des savoirs, des langues, des traditions culturelles ou des



Khamu Ram (ci-dessus), bishnoï défenseur des arbres, à Jodhpur, en Inde, le 3 juillet. Refuge pour animaux (à droite), à Jajiwad Bhisnoiyen, le 3 juillet.

PHOTOS: RONNY SEN POUR «LE MONDE»

contextes environnementaux. Alors que certains considèrent les peuples et la nature comme interdépendants et faisant partie d'un même système holistique, d'autres les voient comme deux entités séparées. Les experts ont classé ces différentes approches en quatre grandes catégories: vivre «de» la nature, «avec» la nature, «dans» la nature et «comme» la nature. Ceux qui se voient comme vivant de la nature, expliquent les

chercheurs, mettent l'accent sur la capacité de celle-ci à fournir des ressources pour assurer les besoins et désirs des êtres humains: une rivière sera valorisée en fonction du nombre de poissons pêchés pour se nourrir.

Le fait de se considérer comme vivant avec la nature permet de reconnaître la valeur intrinsèque des êtres vivants non humains – et, par exemple, le droit d'un pois-

Au Rajasthan, la lutte des bishnoïs, «guerriers de l'environnement»

Au nom de principes religieux, cette communauté du nord-est de l'Inde protège avec ferveur la vie sauvage depuis plus de cinq cents ans

REPORTAGE

RAJASTHAN - envoyée spéciale

Tout de blanc vêtu, Khamu Ram Bishnoï surgit à l'angle d'une ruelle, telle une apparition dans la grisaille menaçante d'une mousson qui point. Sur le chemin de terre qui mène à son domicile de Jodhpur, dans le Rajasthan, les déchets s'entassent de part et d'autre de la route, un tableau tristement coutumier en Inde.

«Les êtres humains sont les animaux les plus dangereux de la planète, personne ne souille la Terre comme eux», lance l'homme de 57 ans à la petite moustache blanche. La lutte contre le plastique obsède ce fonctionnaire de la Haute Cour de Jodhpur depuis presque deux décennies et en a fait l'une des figures de la communauté des bishnoïs, considérés comme les plus anciens écologistes de la planète.

Vingt-neuf commandements

Originaires du désert de Thar, dans l'ouest du Rajasthan, où vivent toujours la majorité des membres de la communauté, les bishnoïs œuvrent depuis plus de cinq cents ans pour protéger la vie sauvage et la nature. Au nom de leur religion, dérivée de l'hindouisme, ils mènent avec ferveur des combats écologistes, parfois sans en avoir conscience. On les surnomme les «guerriers de l'environnement».

«Notre gourou était le premier environnementaliste, il savait tout

du développement durable avant même que la science ne permette d'en énoncer les principes», explique fièrement Khamu Ram Bishnoï. Le gourou Jambheshwar, aussi appelé Jambhoji, a fondé la tradition bishnoïe en 1485, alors que cette région du monde était confrontée aux sécheresses et aux famines à répétition.

Il formula vingt-neuf commandements qu'un bishnoï se doit de suivre jusqu'à sa mort, afin de cohabiter en harmonie avec la nature et les animaux, dont: «Ne pas couper les arbres, protéger l'environnement», «Ne pas manger de viande, rester purement végétarien» ou encore «Offrir un refuge aux animaux abandonnés pour leur éviter l'abattoir». «Chaque organisme a le droit de vivre ici, sur cette planète», abonde Khamu Ram Bishnoï, tentant de résumer la philosophie du gourou.

Côté pratique, cet activiste aux yeux rieurs sillonne les événements religieux de la communauté depuis les années 2000. Il y ramasse tous les débris laissés par les dévots et tente de les sensibiliser au fléau de la pollution, dans un pays qui génère 3,4 millions de tonnes de déchets plastiques par an.

Depuis 2020, il milite, à son échelle, pour en finir avec la vaisselle jetable dans les fêtes de mariage. «J'honore les invitations, à une seule condition: qu'il n'y ait absolument pas de plastique», explique Khamu Ram Bishnoï. Si les mariés acceptent de s'y plier, il se rend à la cérémonie avec une

quinzaine de bénévoles et... sa propre vaisselle. L'équipe prend en charge l'ensemble du service pour les invités. Et Khamu Ram Bishnoï offre aux mariés un arbre qu'ils devront planter.

La protection des végétaux figure au cœur de la philosophie bishnoïe. L'histoire veut qu'en 1730, Amrita Devi, une femme de la communauté, s'est opposée à l'armée du maharaja Abhay Singh, venue pour couper des khejris, ces arbres vénérés par les bishnoïs et indispensables à la préservation de l'écosystème du désert de Thar. Enlaçant un khejri pour le protéger de l'abattage, elle aurait dit: «Si un arbre peut être sauvé au prix de la tête d'un homme, c'est une bonne chose.» Elle fut décapitée, tout comme ses trois filles, ainsi que les autres bishnoïs lui ayant emboîté le pas. Trois cent soixante-trois personnes ont perdu la vie pour tenter de sauver des arbres. Un mémo-

rial est érigé en leur mémoire dans le village Khejarli, où s'est déroulé le drame.

Dans les années 1970, le mouvement Chipko, dont l'écoféministe Vandana Shiva fut l'une des célèbres porte-voix, a aussi utilisé cette technique de protection physique des arbres pour empêcher la déforestation de villages dans l'Himalaya et dans d'autres régions de l'Inde.

«Pour nous, Dieu se trouve dans la nature, pas dans des statues, et nous sommes prêts à donner notre vie pour l'environnement, c'est notre ADN», indique Swami Vishudha Nand, le prêtre du village bishnoï de Jajiwad, à une trentaine de kilomètres de Jodhpur.

Refuges pour animaux

Des dizaines de gazelles et d'antilopes indiennes, blessées dans des accidents de la route ou attaquées par des chiens, sont d'ailleurs soignées dans l'enceinte du temple, avant de pouvoir être relâchées dans la nature. L'attention des bishnoïs se porte particulièrement sur ces deux espèces, également protégées par la loi. «Ce sont des animaux si peureux que pris dans les phares des braconniers, ils sont tétanisés et deviennent des proies faciles», explique Ashok Bishnoï, un membre de la communauté.

Les bishnoïs contribuent, notamment à travers une ONG, la Bishnoi Tiger Force, au fonctionnement d'une vingtaine de refuges pour animaux sauvages dans les environs de Jodhpur. Ces der-

niers sont gérés par l'Etat du Rajasthan. Le plus grand, situé à Jodhpur même, soigne toutes sortes de bêtes esquinées.

Dans ces lieux, de gracieuses gazelles et antilopes indiennes clopinent, un petit langueur orphelin sautille malicieusement dans une cage, des paons et des grues demoiselles venues de Mongolie se refont une santé dans une volière. «Beaucoup de ces animaux sont amenés par la communauté bishnoïe, qui fait également des dons, comme un véhicule de secours, il y a deux ans», souligne Gyan Prakash, chargé de ce centre gouvernemental ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

Les petits refuges éparpillés dans la campagne aux alentours de Jodhpur dépendent encore davantage de l'aide des bishnoïs. A Kherjali, le village d'Amrita Devi, Ram Bishnoï Ghaver, un volontaire, sillonne les environs tous les deux jours et collecte des légumes et de l'herbe auprès des villageois pour nourrir les animaux du refuge. «Je le fais car je suis un bishnoï», dit-il simplement. Ce père de famille de 46 ans, ancien chauffeur de taxi, a abandonné son travail pour pouvoir prendre soin des animaux sauvages. Il vit désormais des denrées qu'il cultive dans les champs. «Je voulais faire quelque chose de noble pour la société», ajoute-t-il. Chez lui, ses sept enfants se disent très fiers du choix de leur père.

Son épouse, Sita Devi, se dévoue, elle aussi, pour la survie

des animaux sauvages. «Lorsque des petites antilopes avaient perdu leur mère, je leur ai donné le sein et j'ai pu les sauver à chaque fois», se réjouit la femme de 40 ans, la tête recouverte d'un voile rose. «Je les considère comme mes propres enfants et parfois j'ai ramené les animaux à la maison pour qu'ils jouent avec mes petits», raconte-t-elle.

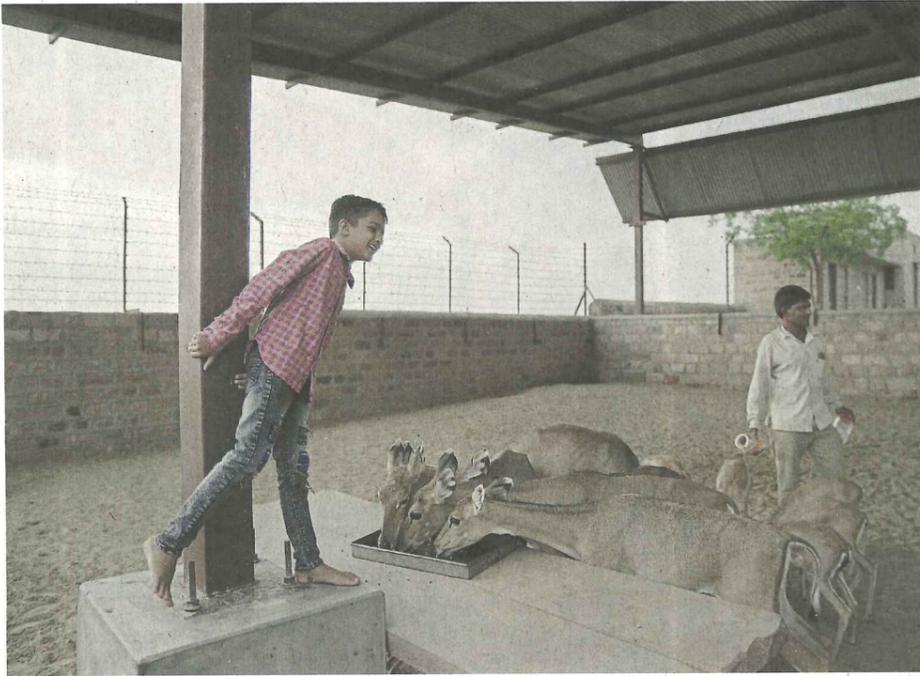
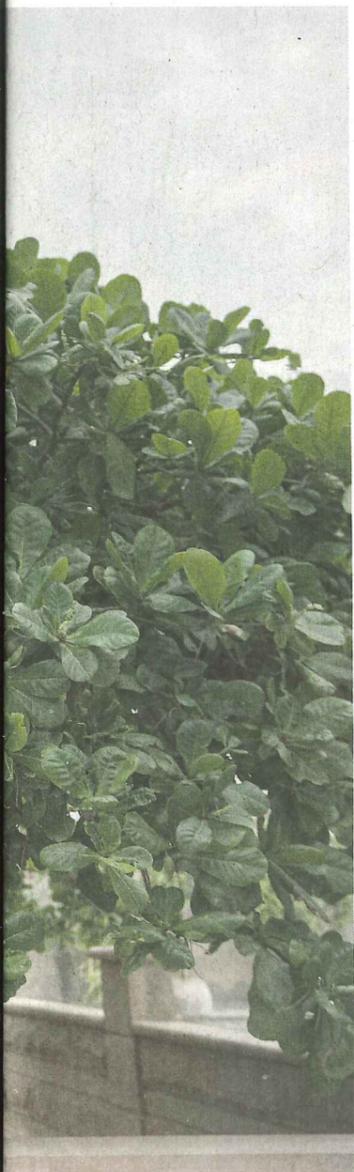
Une statue pour des antilopes

Et gare à ceux qui s'attaquent aux antilopes et aux gazelles vénérées par la communauté. Ils s'exposent à la fureur pugnace des bishnoïs. La superstar de Bollywood Salman Khan, adulée des Indiens et célèbre pour ses apparitions torse nu, en a fait l'expérience. Accusé d'avoir abattu des antilopes indiennes sur les terres bishnoïes, en 1998, alors qu'il était sur le tournage d'un film, il a été condamné, en 2018, à cinq ans de prison et 10 000 roupies d'amende, soit environ 124 euros.

L'acteur a fait appel, mais il s'agit d'une victoire pour la communauté bishnoïe, forte d'environ un million de personnes. D'ici quelques mois, une statue en mémoire des antilopes abattues sera érigée sur le lieu de chasse.

«Nous avons pu faire prendre conscience à la population qu'il existe une loi pour protéger les animaux et l'environnement et que personne n'est au-dessus de celle-ci, pas même Salman Khan», fait valoir Mahipal Singh Bishnoï, l'avocat des bishnoïs. ■

CAROLE DIETERICH



« Avec chaque espèce qui disparaît, c'est aussi tout un monde qui s'éteint »

La naturaliste et autrice Helen Macdonald décrit son émerveillement devant le vivant et appelle à faire preuve d'empathie envers lui

ENTRETIEN

Pendant l'entretien en visioconférence, des perroquets volent autour de l'autrice britannique Helen Macdonald, dans sa maison de l'est de l'Angleterre. *M pour Mabel* racontait comment elle avait élevé un faucon après la mort prématurée de son père. Dans *Vols au crépuscule*, publié en français en 2021, elle décrit le passage d'oiseaux migrateurs au-dessus de l'Empire State Building à New York, l'observation joyeuse de vers luisants ou la rencontre fugace avec un loriot d'Europe, dont la dernière population du Royaume-Uni a depuis disparu. La naturaliste et écrivaine se dit effrayée par le fait que la biodiversité disparaisse de façon « invisible et silencieuse ».

Quelle est, pour vous, la valeur de la nature ?

Elle a d'abord, bien sûr, une valeur intrinsèque. La nature c'est... le monde ! Mais, au-delà de ça, elle est pour moi la source d'un émerveillement sans fin. On a souvent l'impression que, pour faire l'expérience de la nature, il faut se rendre dans une montagne, une forêt ou un endroit isolé et romantique... Mais, en réalité, il n'est pas nécessaire de voir des créatures géantes et sauvages. Vous pouvez regarder des araignées, des pigeons, toutes les très petites bêtes qui se trouvent près de chez vous. J'essaie de montrer dans mes livres l'importance de prêter attention aux choses qui sont là, tout autour, mais que nous ne regardons pas souvent. Cela permet de comprendre qu'un être humain n'est qu'un élément minuscule au milieu de millions d'autres créatures. Plus

LIRE LA SUITE PAGE 10

tiques de conservation peut avoir d'autres effets délétères. C'est le cas, par exemple, lorsque des aires protégées sont créées pour protéger des espèces ou des habitats, au nom de la valeur intrinsèque de la nature, sans consulter les populations locales habitant ces territoires. « Si leur opinion n'est pas entendue et que l'on expulse ces peuples, l'aire protégée sera souvent inefficace parce qu'il y aura des conflits ou une mauvaise gestion », précise Brigitte Baptiste.

Comment faire en sorte que les responsables politiques et économiques prennent en considération d'autres visions du monde ? L'IPBES recommande d'améliorer la qualité des travaux visant à estimer la valeur de la biodiversité. S'il existe une grande palette d'outils et de méthodologies, la majorité des études actuelles (74 %) est centrée sur les valeurs marchandes.

d'Aichi » n'ayant été atteint. En cinquante ans, les populations mondiales de vertébrés ont décliné en moyenne de 68 % et un million d'espèces végétales et animales sont menacées d'extinction à brève échéance. Environ 75 % des surfaces terrestres ont déjà été altérées par les activités humaines et plus de la moitié des zones humides ont été détruites en un siècle.

« Nous avons bataillé ces dernières années pour essayer de faire prendre conscience au plus grand nombre de la nécessité de protéger la biodiversité et nous avons en grande partie échoué, admet Brigitte Baptiste. En montrant avec ce rapport pourquoi la nature est importante, pour qui et quelles valeurs y sont attachées, nous allons peut-être réussir à lancer un débat plus large. » ■

PERRINE MOUTERDE

METTRE UN TERME À L'ÉROSION DU VIVANT

La plate-forme appelle à redéfinir les notions de « développement » et de « bonne qualité de vie » et à réformer largement les institutions, que ce soit à l'échelle locale ou internationale. Les conditions visant à mettre en place un système plus durable et plus juste nécessiteront « des transformations importantes des normes établies et des règles juridiques qui promeuvent actuellement un ensemble restreint de valeurs associées aux profits économiques à court terme et aux gains politiques », insistent encore les auteurs du rapport.

Les parties prenantes devraient également être davantage consultées et intégrées aux processus d'évaluation et de décision. « Il existe aujourd'hui un immense déséquilibre de pouvoirs entre ceux qui ne voient la biodiversité que comme une gigantesque usine et ceux qui considèrent que nous faisons partie de la nature, qu'il faut en prendre soin et la préserver », affirme Patricia Balvanera. L'IPBES appelle tout particulièrement à reconnaître et à respecter les valeurs et les connaissances traditionnelles des peuples autochtones et des communautés locales.

Certains de leurs représentants ont salué, lundi, les conclusions des deux rapports, qui rappellent à quel point renforcer leurs droits est essentiel pour lutter contre les crises de la biodiversité et du climat. « Notre connaissance est fondée sur le lien spirituel que nous avons avec *Mère Nature*, a souligné José Gregorio Diaz Mirabal, le coordinateur général de la Coordination des organisations autochtones du bassin de l'Amazonie. Nous connaissons l'importance des forêts, de l'eau, des montagnes et des animaux. Il est important de comprendre ce savoir ancestral, cela au-delà des limites de la science et de la physique ; ce n'est qu'ainsi que nous pourrions transformer le modèle actuel de développement économique qui détruit nos forêts tropicales, introduit de nouvelles maladies et davantage d'inégalités. » « Si nous n'apprécions pas la nature et ne la prenons pas en compte dans les processus décisionnels, nous continuerons à la perdre, ce qui ne peut que nuire à l'humanité », a aussi réagi Inger Andersen, la directrice exécutive du programme des Nations unies pour l'environnement.

Pour tenter de mettre un terme à l'érosion dramatique du vivant, la communauté internationale doit adopter un nouveau cadre mondial à l'occasion de la COP15 sur la biodiversité, qui doit se tenir, avec plus de deux ans de retard, début décembre, à Montréal, au Canada. Les précédentes cibles mondiales, adoptées au Japon pour la décennie 2010-2020, n'ont pas permis d'inverser la tendance, aucun des vingt « objectifs

"LA SAVOUREUSE IRONIE DE WOODY ALLEN"

L'Obs

"UN VAUDEVILLE BOURRÉ DE RÉFÉRENCES AU CINÉMA."

Le Figaro



Rifkin's Festival

Écrit et Réalisé par Woody Allen

Elena Anaya Louis Garrel Gina Gershon Sergi López Wallace Shawn Christoph Waltz

france.tv

Au cinéma le 13 juillet

TSFJAZZ positif

« NOUS VOYONS LA NATURE COMME UNE IMMENSE USINE QUI FOURNIT DES BIENS POUR LESQUELS NOUS SOMMES PRÊTS À PAYER LE PRIX DU MARCHÉ »

PATRICIA BALVANERA biologiste

son à nager librement dans une rivière. L'idée de vivre dans la nature renvoie à l'importance du cadre naturel dans la construction du sentiment d'appartenance et de l'identité des personnes. Enfin, l'approche visant à vivre comme la nature témoigne d'une connexion physique, mentale et spirituelle des êtres humains avec leur environnement – la rivière pourra être considérée comme sacrée.

« Notre propos n'est pas de dire qu'une vision est meilleure qu'une autre, précise l'écologiste colombienne Brigitte Baptiste, qui a codirigé cette évaluation. Nous montrons qu'il y a beaucoup de manières différentes de voir la nature, qui peuvent, bien sûr, s'entremêler, et donc qu'il faut voir les choses de manière très large pour comprendre les enjeux. »

D'AUTRES VISIONS DU MONDE

Aujourd'hui pourtant, les décideurs ne prennent en considération qu'un nombre d'approches très limité. Selon l'IPBES, le fait de privilégier très largement les bénéfices à court terme et de la croissance économique, en se reposant sur des indicateurs tels que le produit intérieur brut, occulte toutes les valeurs non marchandes associées à la nature telles que la régulation du climat, l'identité culturelle, les impacts sur la qualité de vie d'une modification de l'espace naturel ou encore la surexploitation des écosystèmes.

« Nous voyons la nature comme une immense usine qui fournit des biens pour lesquels nous sommes prêts à payer le prix du marché – combien vais-je payer pour ce café ?, décrypte la biologiste mexicaine Patricia Balvanera, codirectrice de l'évaluation. Mais nous ignorons totalement tous les autres coûts de la chaîne d'approvisionnement ! Nous ne prenons pas en compte les processus écologiques qui ont permis de produire ce café, les processus sociaux qui y sont liés... »

Au-delà de l'attention disproportionnée accordée à la valeur marchande de la nature, le fait d'exclure certaines approches des poli-